

Dritte wesentlich und hauptsächlich gerade von der Absicht, das Betreibungsverfahren in die Länge zu ziehen, habe leiten lassen. Vielmehr verdient eine Verzögerung der Anmeldung immer dann mit Verwirkungsfolge bedacht zu werden, wenn der Dritte sich der mit seinem Zuwarten verbundenen Hemmung des Betreibungsverfahrens bewusst war und er für sein Verhalten keinen oder doch keinen ernsthaften Grund hatte. Je länger er mit der Anmeldung zuwartet, um so mehr ist der Verdacht der bewussten Verfahrensstörung begründet. Verstreichen, wie im vorliegenden Falle, Wochen und Monate seit Kenntnissnahme von der Pfändung unbenützt, so kann der Dritte der Verwirkung seines Widerspruchsrechtes nicht entgehen, indem er einfach Arglist bestreitet. Um den zunächst begründeten Verdacht von sich abzuwenden, hat er die Gründe seines absonderlichen Verhaltens anzugeben und glaubhaft zu machen (vgl. Art. 3 Abs. 2 ZGB). Davon, dass unter Umständen Arglist oder Böswilligkeit zu vermuten ist, geht denn auch BGE 72 III 3, der blossen Ausreden nicht gelten lässt, stillschweigend aus (vgl. auch den von der untern Aufsichtsbehörde angeführten Entscheid vom 11. April 1950 i. S. Sonja Boden).

Auch wenn man dies beachtet, hält aber das Verhalten der Frau Bottinelli angesichts der vorinstanzlichen Tatsachenwürdigung der Kritik des Rekurrenten stand. Der Umstand, dass sie eine Zeitlang selber Abschlagszahlungen zu Händen der betreibenden Gläubiger des Ehemannes leistete, machte zwar die Pflicht zu ungesäumter Anmeldung ihres Eigentums nicht hinfällig. Dem Dritten steht nicht zu, die Verwertung vorerst durch Abschlagszahlungen und alsdann, wenn er damit nicht zu Ende kommt, durch nachträgliche Geltendmachung des Eigentums an gepfändeten Sachen weiterhin zu hindern. Frau Bottinelli liess sich jedoch nach Feststellung des vorinstanzlichen Entscheides vornehmlich von einem andern Beweggrunde leiten: von der Befürchtung, ihr Eigentum mangels schriftlicher Ausweise nicht wirksam zur Geltung bringen

zu können. Wenn die kantonale Aufsichtsbehörde dieser Darstellung angesichts des guten Eindrucks der Aussagen der Ansprecherin und mit Rücksicht auf den weit zurückliegenden Zeitpunkt des behaupteten Erwerbes Glauben schenkt, so muss es dabei sein Bewenden haben. Und wenn sie diese Handlungsweise einer in geschäftlichen Dingen wenig erfahrenen Frau dahin würdigt, dass man es nicht mit arglistiger (böswilliger) Verschleppung des Betreibungsverfahrens zu tun habe, so ist diese den Umständen des Falles Rechnung tragende Beurteilung nicht zu beanstanden. Was im besondern noch diejenigen Gegenstände betrifft, deren Erwerb unbelegt geblieben ist, so liegt nichts dafür vor, dass die Ansprecherin insoweit nicht ebenso gut wie hinsichtlich der andern Sachen mit dem Vorhandensein zunächst verborgener Belege hatte rechnen können. Es kann ein Zufall sein, dass sich dann gerade für jene Gegenstände auch nach dem 27. August 1951 nichts finden liess. Der teilweise Misserfolg ihrer Nachforschungen tat der guten Treue der Ansprecherin keinen Abbruch. Das Widerspruchsrecht war daher am 4. Oktober 1951 auch hinsichtlich der Gegenstände 7, 9, 10 und 16 gewahrt geblieben.

Demnach erkennt die Schuldbetr. u. Konkurskammer :

Der Rekurs wird abgewiesen.

15. Arrêt du 7 avril 1952 dans la cause Bogetti.

Participation de divers créanciers à une saisie de salaire. Art. 17 et 110 LP.

En cas de participations successives de créanciers à une saisie de salaire, le débiteur est recevable à demander une réduction du montant saisi à l'occasion de chacune des participations, à condition toutefois d'agir dans les dix jours de la réception du procès-verbal portant mention de la participation. S'il obtient gain de cause, la décision vaudra à l'égard de tous les créanciers de la série.

Teilnahme mehrerer Gläubiger an einer Lohnpfändung. Art. 17 und 110 SchKG.

Nehmen mehrere Gläubiger nacheinander an einer Lohnpfändung teil, so ist der Schuldner anlässlich jedes Pfändungsanschlusses befugt, eine Herabsetzung des gepfändeten Betrages zu verlangen, jedoch immer nur binnen zehn Tagen seit Empfang der die Teilnahme vermerkenden Pfändungsurkunde. Siegt er ob, so gilt die Entscheidung gegenüber allen Gläubigern der Gruppe.

Partecipazione di diversi creditori ad un pignoramento di salario. Art. 17 e 110 LEF.

Nel caso di partecipazioni successive di creditori ad un pignoramento di salario, il debitore può chiedere una riduzione dell'importo pignorato in occasione di ciascuna delle partecipazioni, a condizione tuttavia di agire entro 10 giorni dal ricevimento del verbale menzionante la partecipazione. Se la domanda dell'escusso è accolta, la decisione vale nei confronti di tutti i creditori del gruppo.

Le 17 janvier 1952, l'Office des poursuites de Genève a saisi une somme de 96 fr. 75 par quinzaine sur le salaire de Bernard Bogetti ; ce salaire s'élevait à 594 fr. 40 par mois. Cette saisie avait été exécutée en faveur des créanciers Silvestre et Succession Gross. A cette saisie l'office a fait participer trois autres poursuites, à savoir la poursuite n° 133.467 le 24 janvier, la poursuite n° 134.402 le 29 du même mois et la poursuite n° 142.782 le 11 février 1952. Le procès-verbal de saisie mentionnant la participation de cette dernière poursuite a été envoyé au débiteur le 18 février 1952.

Le 22 février 1952, le débiteur a porté plainte en demandant une réduction de la retenue opérée sur son salaire.

Par décision du 14 mars 1952, l'Autorité de surveillance a rejeté la plainte après avoir relevé que, selon la décision de l'office, la saisie ne produira pas ses effets durant la maladie du débiteur.

Bogetti a recouru à la Chambre des poursuites et des faillites du Tribunal fédéral en reprenant ses conclusions. Son recours a été rejeté.

Motifs :

1. — L'Autorité cantonale a jugé que la plainte était tardive en tant qu'elle concernait les poursuites n°s 145.432,

128.756, 133.467 et 134.402 et mal fondée en ce qui concernait la poursuite n° 142.782. Le fait que le débiteur n'a pas porté plainte contre la saisie ou contre les trois premières participations ne signifie pas cependant que si la plainte avait été admise à l'égard du créancier qui a intenté la poursuite n° 142.782, autrement dit si l'autorité de surveillance avait réduit la quotité saisissable du salaire, cette décision n'aurait eu d'effet qu'à l'égard de ce créancier-là. En omettant de porter plainte ou en renonçant à porter plainte contre la saisie ou contre la participation de certains créanciers, le débiteur n'est pas pour autant déchu de porter plainte contre les participations ultérieures, à la seule condition d'agir dans les dix jours de la communication du procès-verbal concernant l'une ou l'autre de ces participations, et la décision qui sera prise aura effet à l'égard de tous les créanciers de la série. C'est ce qui a déjà été jugé lorsque la part saisissable du salaire fixée par l'office des poursuites a été élevée sur plainte d'un créancier ; cette décision profite de plein droit à tous les créanciers de la série (RO 64 III 136). Les principes qui sont à la base de cette décision sont également valables dans le cas d'une réduction de la quotité saisissable du salaire ordonnée à la suite d'une plainte du débiteur formée à l'occasion de la participation d'un des créanciers de la série. La solidarité que crée la participation doit jouer aussi bien en faveur du débiteur qu'à son détriment. Cette solution a sans doute pour conséquence que l'objet de la saisie et la saisie elle-même pourront demeurer incertains tant que les délais de participation ne seront pas expirés et durant les dix jours qui suivront la notification du dernier procès-verbal complémentaire (art. 114 al. 2 LP). Mais ce risque est surtout théorique. En effet le débiteur qui estime avoir à se plaindre de la saisie présentera en général sa plainte dans les dix jours de la communication du premier procès-verbal sans se dire que d'autres créanciers pourront participer à la saisie et qu'il aura encore la ressource de porter plainte à ce moment-là.

2. — En revanche la plainte était manifestement mal fondée pour les motifs exposés dans la décision attaquée et que la Chambre des poursuites et des faillites ne peut qu'adopter.

16. Entscheid vom 8. Mai 1952 i. S. Internationaler Bau- und Industrietrust.

Konkurs. Verbot der Verwertung eines Grundstücks während der Hängigkeit eines Prozesses über dingliche Lasten (Art. 128¹ VZG; Tragweite). Ausnahmen (Art. 128²; Voraussetzungen; unaufschiebbare Reparaturen sind in der Regel kein hinreichender Grund). Art. 240 und 243² SchKG.

Faillite. Interdiction de vendre un immeuble durant un procès portant sur l'existence ou l'étendue de droits de gage ou d'autres droits réels (art. 128 al. 1 ORI: portée de cette disposition). Exceptions (art. 128 al. 2: conditions; des réparations qu'on ne peut différer ne constituent pas en règle générale un motif suffisant). Art. 240 et 243 al. 2 LP.

Fallimento. Divieto di vendere un immobile durante un processo concernente delle contestazioni relative all'esistenza o estensione di diritti di pegno o di altri diritti reali (art. 128 cp. 1 RRF: portata di questo disposto). Eccezioni (art. 128 cp. 2: condizioni; delle riparazioni indifferibili non costituiscono in via di massima un motivo sufficiente). Art. 240 e 243 cp. 2 LEF.

A. — Im Konkurs des Personalfürsorgefonds der Bumax-Werke A.-G. in Dürrenäsch schwebt zwischen der Rekurrentin und der Masse ein Kollokationsprozess über zwei Grundpfandrechte, die die Rekurrentin an dem zur Masse gehörenden Grundstück « Hofstatt » in Dürrenäsch zu haben behauptet.

B. — Am 12. Februar 1952 hat das Konkursamt Kulm mit Bewilligung der untern Aufsichtsbehörde die Versteigerung der Liegenschaft schon vor Erledigung jenes Prozesses auf den 26. März 1952 angeordnet.

C. — Eine Beschwerde der Rekurrentin gegen diese Anordnung hat die obere Aufsichtsbehörde am 27. März 1952 abgewiesen. Die Begründung geht dahin, das auf dem Grundstück stehende Haus bedürfe infolge seines

schlechten baulichen Zustandes dringend der Reparatur. Zudem sei die Erstellung einer Hauskläranlage notwendig geworden. Eine vorzeitige Verwertung verletze keine berechtigten Interessen.

D. — Diesen Entscheid hat die Rekurrentin rechtzeitig an das Bundesgericht weitergezogen.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht in Erwägung:

1. — Ohne Aufschub sind nach Art. 243 Abs. 2 SchKG « Sachen » zu verwerten, welche einer schnellen Wertverminderung ausgesetzt sind oder einen kostspieligen Unterhalt erfordern. Bei Grundstücken ist jedoch die Verwertung grundsätzlich ausgeschlossen während der Dauer eines Kollokationsprozesses über daran bestehende dingliche Rechte, die den Wert des Grundstückes beeinflussen (wie etwa Dienstbarkeitslasten) oder nach denen sich die Steigerungsbedingungen zu richten haben (so Grundpfandrechte für nicht fällige Forderungen, die, soweit sie zu Recht bestehen und durch den Zuschlagspreis gedeckt werden, dem Ersteigerer zu überbinden sind).

Über diese von der Rechtsprechung entwickelten Grundsätze (BGE 40 III 1 6, 41 III 31) hinausgehend, stellt Art. 128 Abs. 1 VZG die Regel auf, dass ganz allgemein während der Dauer eines Kollokationsprozesses über dingliche Rechte das betreffende Grundstück im Konkurse « selbst im Falle der Dringlichkeit » nicht verwertet werden darf. Damit wird dem Interesse des Ansprechers eines solchen Rechtes, sich je nach dem Ausgang des Kollokationsprozesses selber an der Steigerung zu beteiligen oder nicht, Rechnung getragen, und zwar gleichgültig, ob das streitige Recht den Wert des Grundstückes beeinflusst oder für die Steigerungsbedingungen Bedeutung hat. Diese Ordnung erklärt sich daraus, dass die Ansprecher dinglicher Rechte im Konkursverfahren besondere Rücksicht verdienen. Sind sie doch nicht wie im Pfändungsverfahren durch das sog.